

LES RÉCENTES EXPLORATIONS DU GLOBE.

LE FAR WEST ET LES RÉGIONS ARCTIQUES.

III.

(Suite.)

Qui êtes-vous, d'où venez-vous, au nom du ciel, s'écrie Mac-Clure ?

Le lieutenant Prim du *Herald*, répond une voix étranglée par l'émotion et la rapidité de la course. Que l'on juge de la joie, du saisissement de Mac-Clure et de ses braves compagnons à l'apparition de cet officier qu'ils avaient laissé en 1850 dans le détroit de Béhring et qui venait faire cesser, d'une manière si imprévue, les souffrances indescriptibles de deux hivers, pendant lesquels le thermomètre avait marqué quarante degrés au-dessous de zéro, descendant même à certains jours jusqu'à cinquante-deux et cinquante-quatre. Le lieutenant Prim leur expliqua que le capitaine Kellet avait atteint l'île Melville pendant l'automne de 1852 et avait trouvé à Wenter-Harbour, dans le même cairn, où Mac-Clintock avait laissé, en 1851, une mention de son passage, le récit succinct de la navigation et des périls de l'*Investigator*. C'est pourquoi le capitaine Kellet s'était empressé de diriger, dès les premiers beaux jours, un détachement sur le havre de Merci, et, dans sa généreuse impatience, le lieutenant Prim avait pris les devants. Quelques jours plus tard, la vigie du *Herald* signalait deux troupes dans la direction de l'Ouest : Mac-Clure faisait partie de la seconde, et échangeait avec le capitaine Kellet de cordiales poignées de mains. Il avait très-bonne mine, et son visage rayonnait de la double joie, sans doute, d'une délivrance presque miraculeuse, et d'une découverte vainement poursuivie, depuis Cabot, par tant d'audacieux navigateurs. Quant aux traces de Franklin, qui avaient encore échappé aux recherches des Kennedy, des Bellot, des Inglefield, du docteur Raë (1) et de Sir Edward Belcher, elles furent enfin retrouvées en 1858 par le capitaine Mac-Clintock, dont le nom était déjà célèbre dans les explorations polaires. Je renvoie, quoiqu'à regret, pour les détails de cette expédition mémorable, au récit officiel du capitaine Mac-Clintock lui-même, et je constate seulement que le 6 mai 1859, le lieutenant Hobson découvrit, sur la

(1) Le docteur Raë avait cependant recueilli des Esquimaux dans la baie de Felly des renseignements et relaté d'eux quelques objets qui ne semblaient plus laisser de doute sur un grand désastre. Le gouvernement anglais lui accorda même, ainsi qu'à ses compagnons, la prime de 250,000 francs promise à qui rapportera en Angleterre, des nouvelles positives de Franklin.

terre du Roi Guillaume, près de la pointe Victory, un cairn élevé en 1853 par sir James Clerk-Ross, premier inventeur de cette terre. Il s'empessa de le fouiller et y trouva, dans une boîte de fer blanc, le rapport même de l'expédition perdue. Ce rapport constatait que, dans l'année même de leur départ, l'*Erebus* et la *Terror* avaient remonté le canal de Wellington jusqu'au 77° de latitude et pris leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey : L'année suivante, ils avaient hiverné dans les glaces, à environ quinze milles des rivages de l'île du Roi Guillaume ; sir John Franklin était mort le 11 juin 1847, les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, avaient alors abordé à la pointe Victory, sous le commandement du capitaine Crozier, avec l'intention de partir le lendemain pour la rivière Back. Ce rapport portait la signature de Crozier et de Fitz-James, capitaine de l'*Erebus*. Des pelles, des pioches, des ustensiles de cuisine, du bois, de la toile, des habits, des provisions, un sextant même, jonchaient en cet endroit le sol et témoignaient d'un abandon total des objets devenus inutiles. Plus au Nord, on trouva un grand bateau et un traîneau, des livres religieux, cinq montres de poche, des cuillers et des fourchettes en argent, du chocolat, du thé, du tabac, deux squelettes, dont l'un fort endommagé par la dent des animaux.

Existait-il quelques rares survivants de l'expédition ? Un Américain, le capitaine Hall, l'a cru et s'est mis en 1860 à leur recherche. Il voulait atteindre, en suivant les côtes, la terre du Roi Guillaume et la perte de son schooner, le *Rescue*, célèbre dans les navigations arctiques, ne lui permit pas d'y parvenir. M. Hall n'a retrouvé aucun des anciens compagnons de l'illustre marin ; mais il a reconnu sur les bords du détroit qui porte son nom, le site de l'établissement du vieux Frobisher. Sa relation abonde en détails curieux sur les mœurs des Esquimaux groënlandais et de la terre de Frobisher. Ils apparaissent avec leurs qualités natives, auxquelles tous les explorateurs de ces mers ont rendu justice : bons, serviables, hospitaliers, malpropres à l'excès, imprévoyants et voraces. M. Hall vante l'adresse des femmes d'Ugarng à fabriquer des bottes, des gants, à coudre les vêtements, Ces femmes, comme toutes les femmes de leur race, sont laborieuses et affables. Seulement elles ne paraissent pas, de même que leurs maris, se faire une idée bien haute du lien et des devoirs conjugaux, témoin l'empressement que mit l'Esquimau Ming-u-mai-lo à offrir une de ses femmes au docteur et le contentement très-marqué que celle-ci manifesta à cette offre. Une autre coutume locale laissa le voyageur indigné : les Esquimaux enferment leurs vieillards dans une hutte de neige et les y laissent mourir de faim. Il a pénétré lui-même dans un *iglou* où une vieille femme venait d'être transportée : Nuketou paraissait calme, résignée, et, s'il est possible, reconnaissante du soin qu'on avait mis à lui tailler sa dernière couche dans la neige. Singulière analogie des mœurs barbares qui ne tient aucun compte du temps, ni des latitudes ! Les Hérules

faisaient poignarder leurs vieillards et brûlaient ensuite le cadavre ; les anciens Latins précipitaient les sexagénaires du haut d'un pont ; les Cantabres, d'un rocher.

*Mirus amor populo, quum pigra incanuit atas,
Imbelles jamdutum nos pervertere saxo.*

Le christianisme seul put déraciner ces affreuses coutumes : attendons-nous à ce qu'il fasse un jour dans les régions polaires ce qu'il a fait chez les conquérants de l'empire romain. Mais quelle aide les Anglais ont-ils apportée jusqu'ici à son action, demanderai-je avec le capitaine Mac-Clintock, dans leurs vastes territoires du Labrador et de la baie d'Hudson ?

Les Danois paraissent avoir mieux compris leurs devoirs : il y a des missionnaires et des écoles dans leurs établissements groënlandais d'Uppernawik, d'Holsteingborg, de Frédérickshaab, et la vente des spiritueux s'y trouve interdite. Ils ont même établi une imprimerie et une presse lithographique dans la colonie de Godthaab. Ce n'est pas sans émotion que le capitaine Mac-Clintock vit les premiers produits de ces presses hyperboréennes, c'est-à-dire un recueil des légendes indigènes écrites en groënlandais avec une traduction en danois. Il serait vraiment curieux de rechercher si dans ces traditions il n'en est point qui consacrent le souvenir de la première colonisation de cette terre. On sait que vers le milieu du dixième siècle, un Irlandais, Gun-Biorn, découvrit une côte de l'Ouest, et que, vers 983, un autre Irlandais, Éric Randa, c'est-à-dire le Rouge, fit un séjour de trois ans sur cette côte, à laquelle il donna le nom de Terre-Verte (Groënland). A la suite d'Eric, des colons des deux sexes se transportèrent au Groënland et y fondèrent l'établissement de Brattalid, que quelques antiquaires identifient avec le petit havre de Frédérickshaab. Dès le commencement du douzième siècle cette colonie était déjà devenue très-florissante sur les côtes du Groënland, soit occidental, soit oriental, car les antiquaires discutent encore sur le point de savoir laquelle de ces côtes reçut les premières colonies irlandaises où s'élevaient de nombreux villages, qui avaient leurs églises dépendantes d'un évêché. Des petites barques de ces intrépides pêcheurs remontaient la côte ouest jusqu'au 73° parallèle, et d'après certaines inscriptions runiques, on pourrait croire qu'elles atteignirent le canal de Wellington. A la fin du quatorzième siècle, les colons groënlandais entretenaient des relations avec l'Islande et l'Europe, et si je n'ajoute pas comme Maltebrun et M. Rafin, avec cette partie de l'Amérique qui forme aujourd'hui les Etats de New-Jersey et de Rhode-Island, c'est qu'une interpolation dans la chronique de Snorso Hurlson, l'Hérodote scandinave n'est pas à cet égard une autorité suffisante, et qu'on a cherché le mystérieux Vinland dans toutes les directions, depuis le bassin du Saint-Laurent jusqu'en Afrique. Et tout à coup au commencement du quinzième siècle, cette colonie s'évanouit ; sa mémoire même tombe dans

un oubli de trois siècles. Comment et par quelle catastrophe cette société chrétienne fut-elle anéantie, ces colons "ont-ils été massacrés, dit lord Dufferin, par quelque tribu guerrière d'indigènes, ou emportés jusqu'au dernier homme par la terrible épidémie du quatorzième siècle, connue sous le nom de *peste noire* ? ou bien, conjecture plus horrible, subitement assiégés par une énorme banquise de glace descendue de la mer polaire le long de leurs rivages, ont-ils misérablement péri de froid et de faim. C'est ce que nous ne saurons probablement jamais ; si complète a été leur destruction ! si mystérieuse a été leur fin !" Toujours est-il qu'il y a environ quatre siècles toute la partie méridionale du Groënland restait jusqu'au 70° de latitude, complètement libre de glaces. C'est dans les premières années du quinzième siècle que les premiers banes de glace, descendus du pôle, paraissent avoir fait leur apparition le long de la côte orientale du Groënland jusqu'au cap Farewell. Peu à peu elle a enserré ce malheureux pays et règne aujourd'hui sur la partie nord de la côte occidentale, depuis le cap Farewell jusqu'au détroit de Davis où elle détache des glaçons. De grandes questions de physique générale se rattachent à la formation de cette banquise. L'abaissement bien constaté du climat du Spitzberg permet de le penser. Se relie-t-elle au refroidissement général de l'hémisphère boréal, dont la marche progressive des glaces, vers le Sud, constituait le premier symptôme ? n'est-ce au contraire, ainsi que le pensent les géologues, qu'un phénomène local et accidentel, qu'expliqueraient l'exhaussement du fond du canal qui sépare la côte orientale de l'Islande et le soulèvement séculaire de cette côte ? phénomène qui, en arrêtant sur les fonds exhaussés les masses de glaces que les courants entraînaient autrefois dans l'Océan atlantique, aurait amené leur accumulation et formé la banquise permanente du Groënland.

Ce soulèvement des côtes, on l'avait déjà remarqué dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, en Suède, en Norwège, dans les environs du cap Nord. Seulement la croyance populaire voyait dans ce phénomène l'effet du retrait de la mer, retrait que constataient sûrement à ses yeux les niveaux gravés sur les rochers à Gelfe et à Calmar, à l'instigation du célèbre astronome Celsius, et par Linné de sa propre main. L'équilibre actuel des mers infirmait cependant cette explication ; il ne restait donc d'autre idée à embrasser que celle d'un soulèvement, produit par la réaction de l'intérieur du globe terrestre contre son enveloppe. Cette idée "dont on ne prévait pas toute l'importance," dit M. Flourens (1), l'illustre Léopold de Buch la proclama, et on sait quelle lumière elle a jetée plus tard sur la théorie nouvelle des actions volcaniques et sur l'origine et l'âge relatif des montagnes. La Suède, disait M. de Buch, a été évidemment soulevée depuis Frédérishall jusqu'à Obo, et peut-être jusqu'à Saint-Péters

(1) *Eloges historiques*. L. de Buch, 266.

bourg. C'était confiner le phénomène dans des limites trop étroites. En Sibérie, dans les îles, sur les rivages les plus septentrionaux de l'Amérique du Nord ils croient à l'élévation de leurs côtes, et des voyageurs très-érudits partagent leur opinion. Dans le bassin polaire, d'après le professeur Haugton, les bords des détroits de Lancaster et de Melville se sont élevés de 500 pieds, depuis une période géologique assez récente. Quant au Groënland, ce n'est pas sa côte orientale qui seule se serait soulevée ; d'anciennes plages, des terrasses, d'autres marques géologiques témoignent d'un exhaussement analogue sur les rivages occidentaux, tandis que des huttes de pierre éparpillées au milieu de terrains recouverts de glaces et tout à fait impropres non-seulement à l'habitation, mais même à la chasse, attestent l'abaissement de la température. Ces faits, l'expédition du Dr. Kane les a mis en relief, et ce n'est là que le moindre de ses résultats. Déjà, sans parler du vieux navigateur Barentz, lequel croyait avoir aperçu une mer libre à l'est du cap nord de la Nouvelle-Zemble, Scoresby avait parlé d'ouvertures dans la banquise du Spitzberg présageant cette mer dans le voisinage du pôle. Le baron de Wrangel la plaçait à 40 milles de la côte arctique de l'Asie ; le capitaine Penny dans le détroit de Wellington, à l'endroit même où sir Edward Belcher s'est vu forcé depuis d'abandonner ses vaisseaux pris dans les glaces. Enfin, le capitaine Inglefield avait annoncé un bassin polaire à 15 milles des glaces qui arrêterent l'année suivante l'expédition du Dr. Kane. C'est cette mer que ce dernier explorateur a enfin trouvée, qu'il a suivie pendant nombre de milles le long de sa côte, qu'il a vue, d'une hauteur de 500 pieds, libre de glace et sans limites, se soulever et se briser contre les rochers de ses rivages.

Plaçons-nous par la pensée au-delà de l'entrée de Smyth qui court entre les monts du Prince de Galles, sur la terre Ellesmere et la terre Drudhoë, sur la côte occidentale de Groënland ; montons sur un tertre qui domine ce paysage affreusement désolé : notre vue atteint par delà le 8^o de latitude ; à notre gauche, la côte ouest de l'entrée se perd à l'horizon ; à notre droite, des terrains primaires s'étendent, par ondulations, jusqu'à une masse de couleur sombre et profonde, immense glacier qui porte le grand nom de Humboldt. Au delà se déploient les territoires qui s'appellent maintenant la terre de Washington, ligne de côtes en forme de cirque gigantesque et qu'encadre un océan glacé. A nos pieds s'étend une plaine immense dans laquelle se dressent, semblables à des lignes de circonvallation, les *hummocks*, rangées de glaçons que les collisions des champs de glace ont superposés en étages : où d'abruptes montagnes de glace (*scobergs*) se dressent et forment à l'horizon, accumulées les unes sur les autres, un rempart infranchissable. A quelques milles au-dessous de la hauteur, une petite baie, le havre Rensellaër, se découpe dans le rivage. C'est là que le Dr. Kane a fait placer son brick, l'*Advance*, entre de petites îles qui le mettent à l'abri de la dérive ; c'est là qu'il hiverne avec ses dix-sept

hommes d'équipage, tous volontaires, dit-il lui-même, énergiques, rompus déjà au danger et prêts à lui opposer de nouveau un front calme et un cœur intrépide. La vie s'y écoule paisible, monotone, facile même en apparence, partagée qu'elle est entre la toilette du bord, trois repas réguliers, et dans les intervalles l'entraînement des chiens esquimaux, la confection de vêtements et de traîneaux, le dessein de cartes, les observations météorologiques. Dans la soirée, quelques parties d'échecs ou de cartes, ou la lecture des revues. Mais voici le revers de la médaille : la température au dehors est à -40° et n'est que de $+7^{\circ} 78$ dans le cabine même où le Dr. Kane écrit son journal. Le porter de Londres et du vieux xérès, que l'on s'est ménagé pour des cas extrêmes, gèlent dans l'entrepont ; aux carlingues pendant des glaçons dont on fait du moins de l'eau douce. A défaut d'huile, on brûle du saindoux salé et on travaille à la lueur de mauvaises veilleuses de sa propre fabrication. On manque de viande fraîche, et tout le monde, ou à peu près, a le scorbut : une tribu d'Esquimaux habite plus bas sur la côte, dans la courbure d'une baie appelée Hartsane, et leur séjour habituel, Etah, est sans doute l'habitation humaine la plus rapprochée du pôle, une masse de glace qui s'élève sous un angle de 45 degrés et se confond ensuite avec les flancs escarpés d'une montagne. Dans cette masse, deux points obscurs font tache sur la neige immaculée ; quand on s'en approche on y reconnaît des perforations : ce sont les portes des deux huttes, dont les ouvertures plus petites qui se dessinent au-dessous forment les fenêtres. Le Dr. Kane voulut pénétrer lui-même dans ces huttes. Le *kotluk*, ou lampe, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur et éclairait une masse d'hommes, de femmes, d'enfants, " n'ayant pour couverture que leur saleté native, pêle-mêle et " grouillant comme des vers dans le panier du pêcheur ; " un quartier de phoque gelé, qui gisait sur le plancher, avait été jeté dans la chaudière par tronçons de dix à quinze livres ; on en offrit au docteur qui le refusa, rassasié par la vue seule de ce régime culinaire ; et s'arrangea pour dormir, l'estomac de Metek, lui servant d'oreiller. Le lendemain, Mme. Eider-Duck lui tenait son déjeuner prêt, c'était une magnifique branche de baleine bouillie, placée dans l'extrémité d'un os concave. Le docteur, en voyageur d'expérience, ne sondait pas d'ordinaire les mystères de la cuisine, et son appétit se trouvait dans un état de surexcitation ; aussi allait-il saisir la branche de baleine, quand il aperçut à temps son hôtesse retirant de dessous son vêtement un os analogue à celui qui supportait son *déjeuner*, et le plongeant immédiatement dans la chaudière bouillante pour en extraire un second morceau. Cet ustensile, comme il l'apprit plus tard, a deux usages bien reconnus chez les Esquimaux : on s'en sert pour le pot-au-feu et la table, et dans d'autres moments pour un service... qu'on n'ose nommer. Evidemment le docteur Kane ne possédait pas l'estomac à toute épreuve de son compatriote M.

Hall. Celui-ci se montrait bien au-dessus de toutes ces répugnances que les blancs doivent à leur éducation, comme il dit. Il a goûté au sang de phoque *chaud et fumant* et a trouvé ce breuvage "non-seulement très-bon, mais excellent." Il s'est régalé de la panse du renne, des entrailles du morse, et à la longue il dévorait toute crue la chair de baleine, dont il compare la saveur à celle d'un blanc de dindon.

Quand l'été fut venu, le docteur Kane envoya des partis rayonner autour de la baie dans laquelle l'*Advance* était retenu captif. Le premier détachement, que dirigeait M. Bousall, parvint au pied des escarpements du glacier Humboldt, mais sans essayer de le franchir, faute de provisions. Les ours blancs avaient éventé, en effet, les *caches* que les voyageurs avaient déposées, en vue de leurs opérations ultérieures, et de toutes les provisions qui y étaient entassées : conserves, biscuit, alcools, liqueurs, café moulu, n'avaient respecté que les salaisons.

Le second détachement, aux ordres de M. Morton, se porta plus au Nord. Le 20 juin 1854, il se trouvait par le travers de la terminaison du glacier Humboldt. Au-delà de cet endroit, la glace devint faible et craquante, et le tremblement des chiens annonça un danger imminent. Le brouillard venant à se dissiper, le Groëlandais Hans aperçut, sans pouvoir d'abord en croire ses yeux, un chenal d'eau libre sur lequel voletaient un grand nombre d'oiseaux. Le lendemain, nos voyageurs virent la marée monter rapidement. Après avoir contourné un cap, qui est marqué dans les cartes sous le nom de cap Jackson, ils pénétrèrent dans une baie, à laquelle ils donnèrent le nom de Morris ; des hirondelles, des mouettes, des eiders y tournoyaient par centaines, de grands oiseaux blancs faisaient retentir les rochers de leurs notes aiguës. Jamais M. Morton n'avait vu tant d'oiseaux réunis. La mer continuait d'être libre, des phoques se jouaient sur les glaçons qui s'y trouvaient arrêtés. Le 24 juin, la petite troupe avait atteint un promontoire qui fait face à peu près au cap Back, entre le 81° et le 82° parallèle. La mer, qui en battait la base, empêcha de le tourner. M. Morton du moins voulut en gravir les rochers, mais ne put parvenir qu'à une hauteur de quatre cent quatre-vingt pieds. C'est là qu'il planta le pavillon étoilé de l'*Antartie*, relique précieuse qui avait été sauvée du naufrage du sloop de guerre de *Peaweh*, dans la Columbia, et qui avait accompagné le docteur Kane dans ses deux voyages polaires, et le commodore Wilkes dans ses explorations antartiques. De ce point, on n'apercevait aucun glaçon flottant et, sur un horizon de quarante milles, la mer paraissait libre. Au Nord-Ouest entre le 82° et le 83° parallèles, de l'autre côté du canal Kennedy, apparaissait un pic tronqué à son sommet et qui semblait nu et strié verticalement avec des arêtes saillantes. Ce pic, qui a reçu le nom de Sir Edward Parry "le grand pionnier des voyages arctiques," est la terre la plus septentrionale connue.

Bloqué encore par les glaces, dans la baie de Reusalaër, pendant l'hiver

suivant, M. Kane ne put, à son extrême regret, explorer ces eaux libres. Dans l'été de 1855, abandonnant l'*Advance* à sa captivité, il tenta de regagner Uppernawik sur les frêles canots du navire. Au moment de l'embarquement, une horrible tempête força la troupe de hâler ses embarcations à un mille environ de la côte, sous un grand iceberg, isolé au milieu d'une plaine de glaces. Toute la nuit, il venta d'une façon effroyable, l'iceberg croula ; la plaine de glaces tout entière craquait et vacillait sous les pieds. La tourmente se calma enfin, et les embarcations s'engagèrent dans les étroits interstices de mer libre que laissaient les bancs de glaces. Parvenus au cap York, les voyageurs pouvaient se croire à l'abri de nouvelles traverses. Mais tout y témoignait des retards de l'été, la neige aurait dû disparaître, tandis qu'une plaine immense de glaces s'étendait à l'Est et au Sud. Les provisions ne pouvaient plus durer que trois semaines : il était donc nécessaire d'avancer et de se lancer à tout risque dans la direction du Sud-Est.

La ration de vivres avait déjà été réduite ; elle ne se composa plus que de cinq onces de poussière de pain, quatre onces de suif, et trois onces de viande d'oiseau. Les jambes des malheureux explorateurs s'enflaient, et leur respiration devenait pénible. Les bateaux étaient en si mauvais état, qu'il fallait les vider à chaque instant.

On songeait à immoler les deux chiens qui avaient été les chefs d'attelage de l'équipage d'hiver, et que ce souvenir protégeait encore, quand on tua un phoque : l'animal fut immédiatement dépecé et dévoré tout cru. Mais ces souffrances touchaient enfin à leur terme. Déjà les embarcations avaient salué la terre ferme et ramaient dans la direction de Karkamont, quand un bruit insolite vint frapper l'oreille de leurs rameurs. Ce n'était ni le cri aigu de la mouette, ni le glapissement du renard, ni le *huk-huk* des Esquimaux. C'était la cadence régulière, le battement uniforme des avirons ; on croit encore à une illusion, mais le bruit se répète. Les embarcations volent alors plus rapides, et des yeux inquiets fouillent de toutes parts l'horizon. Ils discernent la mâture d'une chaloupe, et aussitôt un cri s'échappe de toutes les poitrines oppressées : Les Danois ! les Danois ! nous sommes sauvés

Si l'espace ne me faisait évidemment défaut, je voudrais conduire le lecteur en Islande, au Spitzberg, à Jean-de-Mayon, ces îles polaires, si peu, si mal visitées, et je prendrais pour guide le noble lord à qui j'emprunte ces derniers mots. Sur les pas de lord Dufferin, on ne risque aucun mécompte, sous le rapport soit de l'exactitude, soit de l'intérêt. Il a vu et bien vu, avec les yeux de l'intelligence et les yeux du corps, les pays qu'il décrit en voyageur, en artiste, en homme instruit.

Le voici dans les mers polaires : depuis deux jours, l'*Ecume*, son fragile schooner, cherche la latitude de Jean-de-Mayon, au milieu du brouillard et de larges glaçons aux formes les plus variées et les plus pittoresques.

Lord Dufferin arpente “ le pont de long en large, sondant anxieusement “ du regard tous les coins et recoins du sombre dais qui l’enveloppe. Enfin “ vers quatre heures du matin, il lui semble voir se détendre la rigidité de “ ses plis ” les lourdes couches de vapeur se disloquent insensiblement ; puis la voûte noire et massive se déchire dans toutes les directions et un cône de neige, illuminé par le soleil et comme suspendu dans l’azur céleste, apparaît au fond de cette brèche. “ Jugez de ma joie, s’écrie lord Dufferin. Colomb put à peine être plus heureux quand, après de longues “ nuits de veille, il aperçut, dansant sur les flots, la flamme du premier “ foyer du nouveau monde.”

Ce cône, c’est le Beerenberg, haut de deux mille cent mètres, dont les flancs sont garnis de sept énormes glaciers. “ Imaginez-vous une puissante “ rivière, d’un volume aussi fort que celui de la Tamise, jaillissant des “ flancs d’une montagne, surmontant tous les obstacles, roulant ses flots en “ tourbillon, bondissant et se précipitant, de terrasse en terrasse en légères “ cascades d’écume, puis soudainement arrêtée et congelée dans sa course “ par une puissance si instantanée que les flocons de l’Embrun et les ondulations bouillonnantes de l’écume ont revêtu la rigidité immuable de la “ sculpture.” Qui croirait qu’il y a plus de deux siècles, sept marins hollandais furent débarqués sur ces plages affreuses et tentèrent d’y hiverner, afin de recueillir des observations susceptibles de contribuer aux progrès du commerce, de l’astronomie et de la physique du globe ? Ils débarquèrent à Jean-de-Mayon, le 26 août 1633, ils y périrent jusqu’au dernier. Lord Dufferin a reproduit, d’après leur journal, les phases principales de leur existence. Je prends ce journal au 3 avril 1634, et j’y lis qu’à la date de ce jour, le scorbut avait fait de tels progrès que deux seulement de ces infortunés pouvaient encore se tenir sur leurs pieds. Le 18, la personne qu’ils appelaient leur secrétaire, et qui jusque-là avait tenu scrupuleusement leur journal, mourut. Le 23, ce fut le tour du commandant. Le 27, ils tuèrent un chien qui leur restait, pour se faire un maigre bouillon et un bouilli plus mauvais encore. Le 28, les glaces chassèrent au large et la baie se montra entièrement dégagée. Le 29, le vent du Nord-Est souffla avec violence, et le temps tourna à la tempête. Le 31, le temps redevint beau, et le soleil brilla sur cette terre désolée et sur les six exilés moribonds. “ Le journal se termine brusquement à cette “ date, et les dernières lignes en sont à peine lisibles. Il est à craindre “ que le malheureux qui tenait la plume ne l’ait laissée tomber que pour “ se retirer sur sa couche de mort et remettre son âme aux mains de son “ créateur.”

La même flotte qui avait déposé à Jean-de-Mayon les sept infortunés dont je viens de rappeler le sort tragique, laissa, le 30 avril 1633, sept autres matelots dans une baie du Spitzberg. Ils y hivernèrent et furent délivrés le 27 mai de l’année suivante. Ce fait tient, en vérité, du prodige,

si l'on songe à l'intensité du froid sur les côtes pendant six mois de l'année, intensité "dont nulle description," dit lord Dufferin, ne peut donner une idée exacte. Que le lecteur sache seulement que "les rochers éclatent avec le bruit du tonnerre et que, dans une hutte comblée d'habitants, la vapeur qu'exhalent les poumons de l'homme retombe sur lui en flocons de neiges. Le vin et les spiritueux se changent en blocs de glace : la neige brûle comme un caustique ; le moindre contact du fer avec la peau enlève aussitôt l'épiderme. . . le linge retiré de l'eau bouillante prend aussitôt la rigidité d'une planche de bois." Aussi la seconde tentative des Hollandais, qui se place au 11 septembre 1631, eut-elle une issue fatale ; les cadavres roidis des sept matelots débarqués présentaient des attitudes convulsives, qui n'indiquaient que trop quelle horrible agonie ils avaient soufferte. Lord Dufferin visita la baie dite des Anglais. "Parmi les dépôts de bois brut qui frangeaient le rivage, reposaient des épaves et des débris d'un genre plus lugubre : des espars brisés, un aviron, un mât de pavillon et des fragments de bordage de quelque grand navire perdu ; çà et là aussi on voyait dispersés des crânes de walrus, des côtes, des omoplates d'ours, ossements charriés, sans doute, par les glaces d'hiver." Un des compagnons du voyageur poussa tout à coup un cri : il venait de se heurter à un cercueil de bois grisâtre, à demi enterré dans la mousse noire. Le couvercle disparu laissait voir les os blanchis d'un squelette humain, "une croix grossière étendait encore sur eux ses bras mutilés, et une inscription hollandaise, à demi effacée, rappelait encore le nom et l'âge du défunt." C'était sans doute la sépulture de quelque baleinier, "sur cette terre pétrifiée par le froid et qui n'a rien à offrir à l'homme, pas même un tombeau." Froide couche pour un si long sommeil, se disait lord Dufferin "et du fond de ce cercueil sans couvercle il n'aurait pas été surpris d'entendre monter des plaintes semblables à celle que Vala murmure à Odin dans le Nifelheim."

"Quel est cet inconnu qui vient ainsi troubler le repos de mon esprit ? J'ai dormi longtemps sur la terre couverte de neige ou mouillée par la pluie et la rosée.

IV.

Dans ce moment même, un de nos compatriotes, M. Lambert, se propose de se diriger droit vers le pôle, en partant du détroit de Béhring, et M. Whymper, célèbre par ses ascensions alpestres, vient de partir pour le Groëland. M. Whymper est convaincu que l'intérieur de ce pays, qui reste totalement inconnu, n'est pas une terre aussi désolée et aussi stérile que son pourtour. Il est un fait certain, s'est-il dit, c'est que les troupeaux de rennes, qui visitent de temps en temps la côte, se retirent toujours vers cet empire prétendu des glaces, quand on ne leur barre pas le passage. Et comment, si l'intérieur était absolument stérile, pourraient vivre ces

troupeaux qui consomment tant d'herbes ? L'intention de M. Whympers était, en conséquence, d'établir son quartier général à Jacobshavn, d'explorer le Nord-Est, puis le Sud, et de revenir par l'Ouest du Groënland. Si cette première exploration ne restait pas infructueuse, il en tenterait une seconde dans la direction du Sud-Est, il opérerait son retour à Jacobshavn, par une route comparativement septentrionale. Il consacrerait le surplus de son temps, s'il lui en restait, à l'exploration de l'île de Disco et des restes fossiles que présente le voisinage principalement sur les bords du détroit de Waigatz.

Souhaitons, et de très-grand cœur, un heureux succès à ces hommes intrépides. Si l'expédition du commandeur Mac-Clure a résolu, sans profit pour le commerce, d'ailleurs, comme on s'y attendait, le problème du fameux passage, la découverte d'un bassin libre dans le voisinage du pôle soulève des questions de physique générale et de climatologie du plus haut intérêt. Le docteur Kane fait remarquer que l'élévation du thermomètre dans l'eau, la fonte de la neige sur les rochers, la présence des oiseaux marins, la végétation croissante, indiquent la probabilité d'un climat plus doux vers le pôle. Il lie au problème de ces espaces d'eau libre les lois qui régissent les glaciers et la limite des neiges perpétuelles. Il se demande si les courants n'exercent pas une influence sur la température de ces contrées, et propose d'examiner si le *Gulf-stream*, déjà suivi jusqu'à la côte de la Nouvelle-Zemble, ne se propage pas le long de cette île. Il pose enfin la question de savoir si le climat plus chaud de cette région dépend d'une loi physique qui s'appliquerait aux lignes isothermes actuelles.

Quel champ d'étude ouvrent à la climatologie, cette science à l'état encore rudimentaire, les variations du pôle magnétique, les déplacements d'eaux libres et la dérive des glaces arctiques, la température moyenne du pôle arctique que la théorie calcule à -32 , si les mers ne s'étendent pas jusqu'à lui, et à -8° seulement, si elles l'atteignent ! Et dans quelle région du globe les faits géologiques parlent-ils un langage plus éloquent et offrent-ils des témoignages plus à la portée immédiate de l'observateur ? Du jour où Guettard, Faujas de Saint-Fond, et Dolomieu eurent étudié les volcans éteints de la France centrale, l'origine ignée du basalte n'a plus fait question. Les étranges colonnes basaltiques qui se dressent autour du Sneffell, et ses cavernes prismatiques, le plateau de lave qui précède la plaine de Thingvalla, les crevasses et les fissures profondes de cette plaine, l'abîme de l'Almannaja, l'état encore ignivome de l'Hécla et du Spatka-Jorul, tout en Islande atteste l'action du feu central. Le Boerenberg et l'île entière de Jean-de-Mayon sont d'origine évidemment plutonienne. Des masses de porphyre, qui vont se perdre dans la mer, se dressent entre l'île de Franklin et la côte orientale du Groënland. Les glaces flottantes, le glacier Humboldt et les immenses glaciers du Spitzberg, dont certains, d'après Icoresby, ne mesurent pas moins de cinquante

milles de longueur sur neuf à dix de largeur, sont autant de témoins irrécusables et puissants de ce refroidissement du globe qui a reçu le nom de période glaciaire. Quand les Russes, dès leurs premières explorations, eurent exhumé, des rives du Taïmura aux bords du détroit de Behring, des os d'éléphants, d'hippopotames, de rhinocéros, et que Pallas eut publié son second et célèbre mémoire, où il révélait la découverte d'un *rhinocéros tychorninus*, gisant tout entier, avec sa chair et sa peau intactes, sous une terre gelée, l'attention scientifique se porta sur ce genre de recherches ; on ne tarda pas à retrouver des dépouilles d'animaux du Midi dans toute la zone tempérée, et Buffon lança sa fameuse hypothèse d'un refroidissement graduel des régions polaires et des migrations successives des animaux du Nord et du Midi. Mais comment concilier cette hypothèse avec le fait révélé par Pallas, et le rhinocéros dont parlait celui-ci eût-il pu se conserver intact dans toutes ses parties, s'il n'eût été gelé en même temps que détruit ? Si le refroidissement et la mort n'eussent été concomittants ? L'explication de Pallas lui-même ne fut pas plus probante. Il supposa une irruption des eaux venues du Sud-Est, et qui aurait transporté dans le Nord les animaux de l'Asie. Mais les animaux dont on venait de retrouver les os fossiles, mais le mammoth, par exemple, ne ressemblaient point aux animaux de l'Inde ; ils n'avaient même point d'analogues dans les espèces vivantes. Ils appartenaient à une création entièrement détruite et perdue, dont le génie de Cuvier devait ressusciter les formes colossales et variées. Le refroidissement subit, instantané, du globe se trouvait donc hors de doute. Mais une question fort intéressante serait celle de savoir si la période glaciaire a présenté les mêmes caractères en Europe qu'en Asie et en Amérique ; si les glaciers du Spitzberg appartiennent à la même époque géologique qui vit le Snondon, comme le dit lord Dufferin, se "soulever à travers les nuages et pendant laquelle chaque vallon du pays de Galles était un lit de glaciers..." Les débris de coquillages appartenant à des espèces habitant encore les mers polaires qu'on a retrouvées à l'île de Baring, à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, à l'île de Byam Martin, au port Kennedy ; l'os palatal d'une baleine franche, au même endroit ; le squelette d'un de ces cétacés, à Repuise-Bay, à cent pieds au-dessus du rivage ; le soulèvement récent des côtes, ces faits et d'autres indiquent que la submersion de l'archipel arctique n'a cessé qu'à une époque géologique très-voisine et suggèrent quelques doutes sur la simultanéité des phénomènes glaciaires en Amérique et en Europe.

A. FROUT DE FONTPERTUIS.